

Paskievitch au tsar, est aux pieds de Votre Majesté. » Avec Komarom tomba le dernier boulevard de la Hongrie.

Il eût été grand et habile d'honorer par la clémence une victoire qui n'avait en somme été achetée qu'au prix de l'intervention étrangère. On en décida autrement ; la vengeance du vainqueur fut impitoyable ; Louis Batthyany, le premier président du premier ministère hongrois, fut fusillé à Pesth ; les généraux qui avaient capitulé furent, les uns fusillés, les autres pendus comme des malfaiteurs. Les exécutions qui suivirent rappelèrent les sanglantes journées d'Eperies ; la *prison dure* et la *forteresse reçut* des milliers de patriotes et, parmi eux, de nobles femmes : les biens de tous les condamnés furent confisqués ; Gœrgey seul obtint sa grâce et fut interné à Klagenfurth. Ceux qui s'étaient réfugiés en Turquie n'y furent même pas à l'abri de la persécution : l'Autriche et la Russie réclamèrent leur extradition. Le sultan refusa ; c'est de cette époque que date l'affection des Magyars pour les Ottomans, affection renforcée encore par leur haine pour la Russie et pour tout ce qui est slave. On obtint du moins que certains des rebelles fussent internés ; beaucoup d'entre eux se firent mulsumans, notamment le Polonais Bem qui mourut peu de temps après à Alep. Qui eût pu prévoir à ce moment qu'un jour un de ces rebelles, le comte Jules Andrassy, alors pendu en effigie, serait appelé à diriger les destinées de la monarchie austro-hongroise ?

Quinze jours après la capitulation de Vilagos, Venise succombait ; le roi Charles-Albert, battu à Novare (23 mars), avait abdiqué et laissait à son fils Victor-Emmanuel un État compromis ; les Autrichiens étaient rentrés à Florence et y avaient ramené le pouvoir absolu. L'Italie et la Hongrie pacifiées par les armes, la réaction allait pouvoir s'exercer sans obstacle jusqu'au moment où elle s'userait elle-même et où les circonstances permettraient aux peuples vaincus de faire entendre de nouveau leur voix.